

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 44

Artikel: Le secret du capitaine : [suite]
Autor: Saint-Martin, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189479>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nissent par vous prendre sur les nerfs. Elles sont en émail, en porcelaine, je ne dirai pas en cire, la cire ayant sur elles un avantage, celui de pouvoir fondre. Elles ont de ces beaux yeux bêtes qu'on a l'air d'avoir achetés chez les Turcs. On aimerait mieux leur portrait que leur personne. On pense, en les voyant, à des alexandrins sans défaut, mais sans saveur, ou au dedans des coquillages bien polis. C'est de la nacre, c'est de la soie peut-être, c'est quelque chose, mais ce n'est pas quelqu'un. On se fatigue en un mot à les voir, comme on se fatigue à regarder nager les cygnes. C'est très beau pendant cinq minutes; mais, au fond, les cinq minutes passées, on se dit qu'on aime mieux les oies! qu'on aime mieux les canards! parce que c'est pittoresque et plus vivant. »

LE SECRET DU CAPITAINE

III

Le 5 septembre, à la pointe du jour, le régiment sortait de la caserne, musique en tête, et traversait les boulevards en se dirigeant vers la route de Paris. Il se rendait aux grandes manœuvres de la Flèche. Les officiers et les soldats étaient joyeux. La vie à la caserne est si triste et si monotone, que les grandes manœuvres sont comme un rayon de soleil au milieu d'un brumeux automne. Aussi le régiment allait-il d'un pas relevé qui faisait valoir sa belle tenue et son allure martiale. A cette heure matinale, il n'y avait encore personne dans les rues: quelques fenêtres s'ouvrant cependant, aux étages supérieurs, et des têtes à peine réveillées se penchaient pour voir passer le régiment, têtes de femmes en résille, têtes d'hommes en bonnet de coton. La musique leur envoyait ses plus sonores fanfares, et les soldats, toujours malins, même sous l'uniforme, leur adressaient de furtifs baisers. Les femmes rougissaient, les hommes refermaient gravement la fenêtre... Et de rire! Le rire n'est-il pas une des plus belles qualités du soldat français?

Fièrement campé sur son cheval, ne paraissant pas avoir plus de vingt-huit ou trente ans, le capitaine Darad voyait tout ce manège, mais il ne disait rien, car s'il était sévère pour les choses du service, il se montrait clément, en revanche, pour les plaisanteries innocentes. Aussi l'aimait-on beaucoup dans la compagnie, et ses ordres étaient toujours exécutés avec ponctualité. Son visage grave et même un peu austère n'effrayait personne. D'Avril aussi, qui marchait à son poste, à quelques pas du capitaine, était très aimé et très estimé, non seulement des soldats, mais aussi des officiers du régiment.

Quand on fut sorti des faubourgs, le soleil se leva, faisant étinceler les fusils et les boutons des uniformes et la marche devint charmante entre les deux haies ombrageuses de la large route. Les carrioles et les charrettes des paysans qui se rendaient à la ville s'arrêtèrent pour laisser passer le régiment, et les enfants, émerveillés, ouvrant de grands yeux, disaient:

— Papa! je veux être soldat!

On traversa ainsi plusieurs bourgs et villages et on fit halte, le soir, à moitié route de la Flèche. Le lendemain, la marche fut reprise. A partir de cet endroit, la grande route s'enfonçait à droite dans un pays vallonné et boisé, d'aspect pittoresque et varié.

Vers une heure de l'après-midi, le régiment arriva aux premières maisons de Bazouges et pénétra dans le petit bourg où était né le capitaine Darad. Le lieutenant observait attentivement son chef. Il vit tout à coup retenir son cheval, une seconde, en face d'une maison de mo-

deste apparence, située au milieu du village, et dont toutes les fenêtres étaient fermées. Le capitaine la contempla avidement, et quand il se retourna, sur son visage empreint d'une émotion vive, d'Avril crut voir couler une larme:

— Brave homme, va, pensa le lieutenant, je le savais bien, moi, que tu avais du cœur comme les camarades!

Quelques minutes plus tard, le régiment avait traversé le bourg et repris la route de la Flèche, dont il n'était plus séparé que par une faible distance. A deux kilomètres environ de Bazouges, sur la gauche, se présenta un charmant logis qui tenait un peu du château moderne, par les tourelles qui l'enveloppaient. Au-devant s'étendait un jardin, et sur le bord même de la route s'élevait une terrasse retenue par un mur et terminée par un pavillon. Sur cette terrasse était un groupe formé de deux gracieuses jeunes femmes, évidemment deux sœurs, l'une blonde, l'autre brune, et d'un homme encore jeune qui tenait à la main deux petits enfants. En les apercevant, le capitaine fit un mouvement de surprise, presque de colère, qui n'échappa point à d'Avril;

— Voilà qui est singulier, pensa-t-il. Serions-nous déjà sur le champ de bataille?

Au même instant, la figure de Darad se contracta tellement et devint si pâle que le lieutenant en fut inquiet. Quand la compagnie défila devant la terrasse, le capitaine ne tourna pas la tête et passa rigide comme une statue équestre.

D'Avril ne quittait pas des yeux le groupe charmant penché sur le petit mur et admirait la beauté et l'élégante tournure des deux sœurs.

Tout à coup, il vit la brune, celle qui paraissait l'aînée, pâlir en regardant le capitaine et se rejeter en arrière; puis, en même temps, l'autre exprima une profonde surprise, chercha le visage de sa sœur et du doigt lui désigna Darad.

Cette scène muette intrigua vivement le lieutenant.

— Attention! pensa-t-il, nous voici sur le terrain.

Le régiment passa et alla camper à un kilomètre de là, aux portes de la ville. Le capitaine était toujours sombre. Quand il sut qu'on devait s'arrêter deux ou trois jours en cet endroit, pour attendre d'autres régiments qui venaient de plus loin, il exprima son irritation d'une façon tellement vive que d'Avril fut de plus en plus convaincu que le cœur de son chef souffrait d'une blessure ravivée par de vivants souvenirs, et qu'il redoubla d'attention.

(A suivre.)

CH. SAINT-MARTIN.

Mi trão què prão.

Lai a dâi dzeins, quand volliont oquière, que lo volliont gros et prão; et tant pis po la qualitâ, poru que la quantitâ lâi sâi.

Ne sè pas se ve vo rassoveni dè cè ovrai que pregnâi son medzi tsi onna dama Sijai, pè Mordze, que tegnâi onna peinchon iô tsaque ovrai avâi sa terrina dè soupa. On dzo que stu compagnon lâi étai z'u po dinâ, m'einlevine s'eint poeiseint sa soupa n'a veinté pas avoué la potse on solâ dè petit eïnfant!

— Eh! qu'est-te çosse, se déemande à la bordzâise, ein lâi montreint cein que vgnâi dâi pêtsi dein la soupa?

— Eh! à diu mè reindo! se fe cllia pourra fenna, to eimbétaie; mà vo djuro que cé sola n'est pas coffo, kâ ne fâ rein dè pacot et lo petit bouébo n'est quasu pas saillâi sta matenâ.

— Oh! madama Sijai, repond l'autro, n'est pas